

Propos recueillis par Mathilde Vischer

## Entretien avec Philippe Jaccottet

Grignan (Suisse), le 27 septembre 2000

**- Ecrire, vous le dites à plusieurs reprises, c'est aussi traduire. Comment avez-vous vécu –vous avez à présent renoncé à la traduction– cette double activité de traducteur et de poète ?**

De manière différente selon les époques et les traductions. Dans mon travail de traducteur, il y a le gagne-pain, c'est-à-dire, pour simplifier, les romans, et la poésie. Dans le premier domaine, j'ai eu la chance de pouvoir traduire souvent des oeuvres qui me passionnaient, ou pour lesquelles j'avais une grande admiration. Même si j'avais des affinités avec l'auteur ou les thèmes, il s'agissait d'oeuvres qui étaient étrangères à mon travail personnel. Je pouvais donc facilement mettre une cloison étanche entre les heures passées à la traduction, et celles passées au travail personnel. Je crois que l'un ne déteignait pas sur l'autre, n'envahissait pas trop l'autre, du moins je m'y efforçais. J'ai eu, naturellement, des moments de révolte, de lassitude, parce que cela me prenait beaucoup de temps et de forces. Mais je n'ai pas d'amertume à cet égard, car il n'y avait pas de gêne pour mon propre travail et le résultat en a valu la peine. L'autre part, celle des poèmes, est beaucoup moins importante quantitativement. Comme chacun sait, cela ne rapporte presque rien, je l'ai donc fait par désir de faire connaître certains poètes, ou parfois parce qu'on me l'avait demandé. Ungaretti, par exemple, a beaucoup insisté pour que je le traduise. En traduisant de la poésie, j'ai retrouvé le danger que je croyais avoir écarté en m'éloignant de Paris, celui des influences. En traduisant des oeuvres qui étaient peut-être plus accomplies que les miennes, il y avait le risque d'en être imprégné au point d'y perdre un peu de ma singularité. Il se peut aussi que cela ait été un apport positif, dans le cas de Rilke par exemple, qui était ma passion d'adolescent et qui m'a accompagné pendant des années, parce qu'il y avait une évidente affinité de nature. Après avoir traduit l'Odyssée, qui était une commande, j'ai eu l'impression que la technique que j'avais choisie prosodiquement pour traduire le poème pouvait m'être utile dans ma propre prosodie ensuite.

**- Est-ce que le fait de tenter avant tout de vous effacer derrière la voix d'un autre poète vous a permis de vous "protéger", de préserver votre voix propre ?**

Je n'ai pas tenté de m'effacer : je ne pouvais pas faire autrement. Il y a des traducteurs qui ont un génie de la création ou de la réinvention, aux dépens d'une certaine littéralité. Je ne pouvais choisir que l'autre voie, qui est naturellement en partie illusoire. Affirmer que j'entendais la voix de l'autre dans la langue étrangère était un peu risqué, dans la mesure où je ne connais aucune langue étrangère assez intimement pour affirmer cela. C'est donc peut-être moi qui, en m'effaçant, me mettais en avant. Je me suis rendu compte, en relisant de mes traductions, qu'elles me ressemblaient peut-être en fin de compte un peu trop, dans une certaine grisaille que me reprochait P.-L. Matthey. Après tout, ce n'est pas faux non plus. J'ai toujours été proche de la manière de traduire de Henri Thomas, qui a traduit, entre autres, les Sonnets de Shakespeare, et auquel on pourrait peut-être reprocher d'avoir tiré Shakespeare vers un ton un peu plus gris ou plus prosaïque. P.-L. Matthey, dans sa traduction des Sonnets, ajoute au contraire des métaphores qui n'y sont pas ! La soumission au texte original est donc en partie illusoire. Un travail passionnant à faire dans ce domaine serait la confrontation des traductions françaises des Sonnets. Elles sont nombreuses, ces poèmes sont parmi les plus beaux du monde, et ils ne font pas partie des moins traduisibles.

**- Dans quelle mesure le fait d'avoir traduit tout l'oeuvre de Robert Musil a-t-il modifié votre regard sur le monde ?**

Je pense que – sans je m'en sois douté au début, puisque j'ai découvert L'Homme sans qualités très jeune – certaines affinités nous lient, toutes proportions gardées bien sûr. En ce sens que Musil est un sceptique, qu'il est partagé entre sa fascination pour la science, la rationalité et la poésie, et même la mystique. Cette confrontation somme toute jamais résolue explique sans doute l'inachèvement du livre, car Musil était un être vraiment divisé, écartelé et paralysé par cet écartèlement. Même si je ne vis pas une telle division intérieure, la lecture de cette oeuvre m'a conforté dans un certain relativisme à l'égard de tout totalitarisme, religieux ou politique, et a raffermi certaines de mes intuitions. Il y a tout de même dans son oeuvre, à certains égards très aride,

## ENTRETIEN AVEC PHILIPPE JACCOTTET

cette part essentielle qu'est l'expérience de l'"autre état", si proche de l'état poétique. J'ai été conforté par la constatation que cet homme, si fasciné par les sciences, ait pu garder en lui cette corde plus vibrante et plus mystérieuse qui à mon sens fait la principale richesse de son oeuvre. Si elle se réduisait à une satire, si brillante soit-elle, elle en serait très appauvrie.

---

Source : <http://www.culturactif.ch/entretiens/jaccottet.htm>